

lui-même de l'idée de la Ville Éternelle, telle que la Providence semble l'avoir conçue. En coordonnant les divers éléments qui, suivant nous, composent Rome dans le plan divin, il nous paraît évident qu'elle doit être régie par une autorité religieuse, éminemment conservatrice, avide de faire entendre partout une leçon morale à la société ayant l'instinct de la grandeur et le goût de la poésie et des arts. Or ces qualités se trouvent dans le chef de la société chrétienne, dans le Vicaire de Celui qui est venu, non pour détruire, mais pour purifier, qui a ordonné à ses apôtres de continuer son œuvre en enseignant toutes les nations, et qui doit-être, dans l'empire qu'il a fondé comme dans sa personne, plein de grâce et de vérité : *plenum gratiæ et veritatis*.

Rome convient à l'Église et l'Église convient à Rome. Rome est grande et belle, nous croyons l'avoir prouvé, et sa grandeur et sa beauté sont dues à ce que la religion a fait pour elles. Otez-en, en effet, la religion de Rome, et ce caractère sacré, mystérieux, poétique, que nous lui avons reconnu, ne peut s'expliquer. C'est évidemment l'Église qui a fait Rome ce qu'elle est, et qui donne même, j'ose le dire, à son passé la grandeur dont il jouit parce qu'elle unit d'une manière admirable et dans leur histoire et dans leurs monuments Rome ancienne et Rome moderne en une destinée commune où l'une complète l'autre. Si l'Église a fait Rome belle comme elle l'est, qu'on lui laisse le soin de conserver sa beauté, mais pour que l'Église agisse sur Rome matérielle, il faut qu'elle soit maîtresse à son égard ; cela est de toute évidence. Or voyons ce que la grande Cité pourrait devenir sous un autre gouvernement. Un changement dans l'autorité doit nécessairement faire prendre à Rome un aspect tout autre que celui sous lequel elle s'est présentée à nous. Qu'y gagnerait-elle ?

Rome ne peut passer des mains de l'Église qu'à celles de la Révolution. Il n'est personne qui ne sache que celle-ci ne se sert de Victor-Emmanuel que comme d'un moyen imposé par les circonstances pour arriver à son but, et qu'elle brisera son autorité dès lors qu'elle croira n'en avoir plus besoin. Assurément la révolution ne demande pas Rome pour y établir le trône d'un roi ; qu'elle s'en empare et la république sera bientôt proclamée. La révolution, qui ne la connaît ? Que fait-elle partout où elle s'établit ne fut-ce que pour quelques jours ? Elle change en détruisant. Elle fait main basse sur tout ce qui rappelle la domination qui l'a précédée ; ceci est de la plus grande notoriété historique. Voyons l'œuvre la république intronisée à Rome à la place de la Papauté. Elle voit cette vaste campagne déserte qui entoure la ville. C'est l'incurie sacerdotale, dit-elle, qui a rendu ces champs incultes et malsains. Et sans tenir compte de ce qu'ont écrit des économistes remarquables sur les richesses des prairies et des pâturages de la campagne romaine, la voilà qui se met à bouleverser ce sol. Mais elle trouve à sa culture des obstacles que des mains plus habiles qu'elle y ont rencontrés. Elle appelle alors l'industrie manufacturière ; ce qui lui viendra d'autant plus naturellement en idée, qu'elle sera inspirée de la nation industrielle par excellence, à l'intervention de laquelle elle aura peut-être dû son triomphe sur l'autorité pontificale.

Mais ici, je vous dirai comme Mgr. Gerbet : — Rome serait très-mal à l'aise, très-sotttement assise dans l'atmosphère bruyante et enfumée de Manchester ou de Birmingham. Supposons la majestueuse campagne romaine transformée en champ de bataille industriel, placez des filatures de coton dans cette paisible vallée d'Égérie où Numa venait méditer ses lois. Mettez de hautes